

—Allons-nous tout de suite aux Champs-Élysées ? dit Mattéo.

—Mais oui, tout de suite. A quoi bon attendre ?

Et ils se dirigèrent vers les Champs-Élysées.

Ils s'arrêtèrent devant le No 52.

C'était un hôtel superbe, au fond d'une cour carrée, entre deux ailes qui arrivaient jusqu'à l'avenue.

Un large porron montait au rez-de-chaussée et une serre d'hiver où l'on voyait les plantes les plus rares tenait tout un angle de l'hôtel.

Au-dessus du porron, une marquise vitrée.

Craintifs, les enfants regardaient cette demeure luxueuse et n'osaient sonner.

Ils portaient les regards sur eux-mêmes.

Comme ils étaient pauvrement mis ! Très propres, cependant, d'une propreté rigoureuse, malgré leur pauvreté. . .

Est-ce qu'on leur permettrait jamais d'entrer dans cet asile où s'abritaient sans doute tant de bonheur et une si grande fortune ?

Longtemps, ils hésitèrent.

A la fin, ce fut Fanchon qui dit bravement :

— Nous n'avons rien fait de mal, je suppose ? Pourquoi nous refuserait-on d'entrer, puisque nous avons quelque chose à demander ? . . .

—Oui, tu as raison, dit Mattéo. Nous sommes bêtes d'hésiter. . . Tiens, va voir. . .

Et il s'en alla bravement.

La porte s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans la cour.

Le concierge s'avança et fit un geste furieux en les voyant.

—Ah ! ça, petits vagabonds, qu'est-ce que vous voulez ? . . .

—Monsieur. . .

—Voulez-vous bien vous en aller tout de suite. . .

—Monsieur, nous venons. . .

—Et plus vite que cela, s'il vous plaît.

—Monsieur, nous ne méritons pas, nous venons pour. . .

—Allons, allons, prenez de l'air. . .

Et l'homme les poussa dehors en grognant.

—Ma parole, ils ne sont pas gênés, ceux-là ! On les verra bientôt au salon ! . . .

Et la porte se ferma lourdement.

Il fallait aller se rasseoir sur un banc de l'avenue. Ils ne trouvaient même pas une parole. Leurs yeux étaient pleins de larmes.

—C'est fini, disait Fanchon. Jamais il ne nous laissera entrer. Ils ont peur que nous les volions.

—Les voler ! cria Mattéo en colère. Mais ce sont eux qui te volent puisqu'ils gardent ta vieille qui ne leur appartient pas. Ce sont eux, les voleurs.

—Tu oublies, mon pauvre Mattéo, qu'ils l'ont payée, ma vieille, et même très cher.

—J'y pense, dit le jeune garçon. . . Ils ne veulent pas nous écouter, mais si nous nous contentions d'envoyer la lettre du commissaire de police, ils nous feraient peut-être venir. . .

—Oui, ils n'oseraient refuser.

—Eh bien.

Mattéo alla sonner pour la seconde fois !

Et pour la seconde fois la porte s'ouvrit.

—Encore vous ! gronda le concierge.

Et son pied se leva pour en frapper l'enfant.

Mattéo esquiva le coup. Et rapidement il dit :

—Monsieur, voici une lettre pour votre maîtresse.

—Une lettre ! . . . Rendez-moi ça. . . Ma maîtresse ne reçoit pas de lettres de petits mendiants comme vous. . .

—Elle n'est pas de nous.

—Alors, de qui ?

—Du commissaire de police de la rue de Châteaudun. . .

—Du commissaire ? . . . fit le concierge stupéfait.

Et comme par enchantement il se calma.

—Donnez !

Mattéo tendit la lettre. Le concierge la prit.

—Vous ne me trompez pas, au moins ?

—Monsieur de Beauchamp vous le dira. . .

Le concierge eut encore une minute d'hésitation, puis enfin, il prit la lettre et du doigt désignant sa loge.

—Et c'est là, attendant.

Ils obéirent.

Un quart d'heure se passa. Au bout de ce temps, il revint. Son visage avait changé. Il était souriant, avec des allures bon garçon.

—Venez m'attendre, Madame va vous recevoir.

Les enfants se dirigèrent vers le porron, où un domestique en livrée les attendait et les conduisit jusqu'à un petit salon.

—Entrez là. . . Madame va venir tout de suite.

Au milieu de tout le luxe qui les environnait, de ces riches tapis, de ces meubles et tentures, de ces meubles rares, ils restaient debout, gênés, n'osant faire un pas, dans la crainte de salir les tapis.

Leurs regards inquiets, effarouchés, semblaient se dire :

—Si nous nous en allons ?

Mais ils n'en eurent pas le temps.

Madame de Beauchamp entra. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore belle, grande et élégante. Elle avait des yeux bleus un peu voilés, tristes et doux.

La comtesse était veuve depuis cinq ans d'un mari qu'elle avait adoré et qu'elle regrettait toujours.

Elle portait son deuil et peu à peu s'était dégagée de la plupart de ses obligations mondaines, ne gardant que les relations de famille et d'amis intimes, non pas dans le but égoïste d'y chercher des distractions, mais afin que son fils Jacques et sa fille Simonne ne vécussent pas trop dans une solitude que ne leur permettait pas leur fortune future.

En entrant au petit salon, la comtesse de Beauchamp n'était pas seule.

Son fils et sa fille, attirés par la curiosité, avaient voulu la suivre.

Jacques était un grand garçon d'une vingtaine d'années, d'aspect maladif. Sa figure était très distinguée, fine et délicate, mais très pâle. Ses yeux étaient d'un bleu indécis comme les yeux de sa mère, également doux et tristes, de cette mélancolie particulière aux êtres que le Destin semble avoir voulu marquer pour une mort précoce.

Car en effet, il était languissant et malgré les soins les plus empressés, le jeune comte était condamné par les médecins.

Rien n'avait fait contre cette langueur et contre cette anémie, ni les docteurs les plus illustres, ni les distractions les plus coûteuses, ni les voyages les plus intéressants, ni les climats les plus doux.

Simonne, au contraire, semblait avoir attiré à elle toute la santé qui manquait à son frère. Bien qu'elle ne fût pas plus âgée que Fanchon, bien qu'elle fût, même, moins âgée d'un an environ, elle était plus grande, elle paraissait tout à fait jeune fille, alors que Fanchon avait encore la grâce de l'enfant. Elle avait de grands yeux noirs pleins d'éclairs, un air de résolution et de courage, de force même, qui frappait au premier abord.

Jacques, lui, était âgé d'une vingtaine d'années.

Ils regardèrent Fanchon et Mattéo, avec un vif intérêt, non point avec une curiosité malveillante, au contraire.

Ils avaient même un sourire sur les lèvres.

Et le regard de Jacques, en rencontrant les beaux yeux de Fanchon, était très doux, presque tendre.

—Ainsi, mademoiselle, dit la comtesse, c'est vous qui êtes Fanchon et c'est à vous que le commissaire de police a remis cette lettre pour moi ? . . .

—Je suis Fanchon, oui, madame.

—Et c'est à vous qu'appartient la vieille que j'ai achetée hier même à mon fils ?

—A moi. . . oui, madame.

—Cette vieille vous avait été volée ?

—Par notre maître Luccini, un vilain homme.

—Voulez-vous me raconter dans quelles conditions ? Ce n'est pas la curiosité inoffensive qui me fait vous interroger, Fanchon, mais plutôt l'intérêt que vous m'inspirez. . .

—Oh ! madame, vous êtes bien bonne de prendre intérêt à une pauvre mendiante comme moi.

Et Fanchon raconta ce que déjà elle avait dit au bureau du commissaire, c'est-à-dire comment la vieille lui avait été volée par Luccini et de quelle façon, Mattéo et elle, ils avaient fini par la retrouver.

Quand elle eut terminé son récit.

—J'ai été complice involontaire d'une mauvaise action, mademoiselle, et d'une mauvaise action qui vous a causé beaucoup de peine, dit la comtesse. Je la réparerai autant que je pourrai.

Elle fit un signe à son fils.

Jacques et Simonne avaient écouté Fanchon avec le plus vif intérêt, sans perdre une de ses paroles.

Jacques, comprenant sa mère, sortit.

Pendant son absence, Simonne s'approcha de Fanchon. Et détachant de son poignet fin, sur lequel courait la transparence des veines généreuses, un bracelet très simple mais très élégant, merveille d'art délicat :

—Fanchon, dit la jeune fille, voulez-vous prendre ceci en souvenir de moi ?

Elle attacha le bracelet au poignet de la vieilleuse, aussi fin et élégant que le poignet de la jeune fille.

Mais Fanchon, troublée, s'en défendait :

—Non, non, il ne faut pas. . . Gardez-le, mademoiselle, c'est trop beau pour moi, savez-vous. . . Je ne suis qu'une pauvre musicienne ambulante. . . Je n'ai pas le droit de posséder d'aussi beaux bijoux. . . et ceux qui verraient ce bracelet à mon bras pourraient, avec raison, s'en étonner. . . Gardez-le, mademoiselle, mais croyez bien que, de ma vie, je n'oublierai cet élan de votre cœur. . .

Mme de Beauchamp, et sa fille se regardèrent, étonnées.